

ERNST
LOTHAR

Mélodie
de Vienne



Le *Downton Abbey*
de Vienne



Dans un immeuble cosu de Vienne, en 1888, la famille Alt occupe tous les étages. Leur titre de noblesse? Le piano sur lequel a joué Mozart, construit par Christoph Alt, le fondateur. Des ateliers sortent encore des pièces exceptionnelles. Une réputation qui leur impose de s'astreindre aux règles de la haute société viennoise. L'arrivée dans la famille de la trop belle Henriette Stein – d'origine juive qui plus est – sème le trouble. La jeune femme plonge dans le tourbillon de fêtes et de création qui s'empare de la ville en cette fin de siècle. Un tourbillon où l'on percevra bientôt les fêlures du rêve austro-hongrois: le suicide du prince héritier, l'assassinat de l'archiduc suivi de la guerre, l'essor du mouvement ouvrier, la montée du nazisme... Le destin mouvementé de la famille Alt suivra les soubresauts de l'Histoire dans un roman comparé par la critique aux *Buddenbrook* de Thomas Mann.

ERNST LOTHAR (1890-1974), écrivain viennois proche d'Arthur Schnitzler et Stefan Zweig, quitte l'Autriche en 1938, en raison de ses origines juives. Réfugié à New York, il fonde l'Austrian Theater. C'est là qu'est publié en 1944 *Mélodie de Vienne*. De retour en Autriche après la guerre comme conseiller du gouvernement américain en charge de la dénazification culturelle, Ernst Lothar reprend ses collaborations théâtrales et dirige le Burgtheater.

« Une somptueuse saga. » *Télérama*

« Une grande histoire de famille, de pulsions et de déchirements. » *Le Monde*

« Un grand roman qui mêle petite et grande histoire, comédie et tragédie. » *Le Figaro Magazine*

Ernst Lothar

Mélodie de Vienne

Roman d'une maison

*Traduit de l'allemand (Autriche)
par Élisabeth Landes*

LIANA LEVI  piccolo

À la mémoire de ma fille Hansi

« Si les Autrichiens savaient mieux
ce qu'est l'Autriche,
ils seraient de meilleurs Autrichiens ;
si le monde savait mieux
ce qu'est l'Autriche,
le monde serait meilleur. »

Franz Grillparzer

Prologue

LES FONDATIONS

En tournant à l'église de l'Ordre des chevaliers teutoniques, on ne mettait même pas deux minutes pour gagner la maison qui faisait l'angle de la Seilerstätte et de l'Annagasse ; elle était située au centre du premier arrondissement et le premier arrondissement était le cœur de Vienne.

Pendant près d'un siècle et jusqu'à ce jour du 9 mai 1888, la maison, outre le rez-de-chaussée et l'entresol, avait compté trois étages. Nulle demeure de la bonne bourgeoisie viennoise ne dépassait habituellement cette hauteur. Avec ses sept fenêtres sur l'étroite ruelle et les six qui donnaient sur la Seilerstätte bien plus large, son enduit mat de couleur crème et sa façade dans le plus pur style de l'époque Marie-Thérèse, elle donnait une impression de majesté cossue. N'eût été la papeterie du rez-de-chaussée qui débitait des choses *ordinaires*, on eût aisément pris le numéro 10 de la Seilerstätte (c'est là que se trouvait l'entrée principale) pour le palais de ville d'un aristocrate.

Le blason de pierre qui surmontait l'entrée ne faisait que renforcer cette impression. Il n'était pas constitué d'une couronne, d'un drapeau ou d'un gantelet à l'instar des demeures princières ou comtales du voisinage, mais d'un de ces angelots nus qu'on

nommait à Vienne les putti joufflus. Il soufflait dans une trompette, laquelle était un curieux instrument. Le long tube mince, que le sculpteur avait fait d'autant plus long que le bras de l'ange était court, était brandi comme un glaive, et l'assiette étroite qui le terminait ne contribuait guère à lui conférer l'apparence d'une trompette, il avait plutôt l'air d'une arme. En revanche, l'angelot dont on voyait l'aile droite et le corps – le plus replet qui eût jamais vogué sur un nuage de pierre bien rebondi – s'avérait être un authentique putto joufflu du baroque autrichien. Il soufflait à pleines joues.

Supposer que ce blason ait eu pour but de gommer le caractère bourgeois de la maison et de copier l'allure prestigieuse des bâtiments aristocratiques avoisinants serait une allégation ridicule. Il reflétait tout bonnement le style d'une époque qui prisait les façades richement ornées, et aimait révéler aux passants le rang ou l'occupation des habitants par des sculptures ou des peintures. Le serpent d'Esculape signalait le médecin et l'apothicaire, la balance le juriste, la roue le constructeur de voitures, et un Gutenberg à longue barbe l'imprimeur. En ce qui concernait l'ange à la trompette le message était plus équivoque. À en juger par la longueur et la solennité de son instrument, on aurait pu y voir un annonciateur du Jugement dernier si cela n'avait été fort éloigné du caractère viennois qui n'aime guère qu'on lui rappelle les échéances; y lisait-on un symbole de la musique qu'on se demandait pourquoi diable un facteur de pianos avait choisi la trompette pour emblème.

La maison était érigée depuis quatre-vingt-dix-sept ans lorsque Franz Alt, un des petits-fils de l'homme qui l'avait fait bâtir, songea au mariage, et à un quatrième

étage. Une pensée audacieuse. Car les habitants du numéro 10 étaient de bons Viennois et, comme tels, ennemis du changement, or y avait-il plus grand chambardement que de coiffer une demeure ancienne d'un quatrième étage ?

Penchons-nous donc quelques instants sur la topographie de cette vieille maison et la généalogie de ses habitants, en dépit de la nature quelque peu compliquée de l'entreprise.

Au rez-de-chaussée dont la papeterie occupait la majeure partie, demeurait porte numéro 2 la demoiselle Sophie Alt, la seule enfant du bâtisseur qui fût encore en vie. On gagnait ses trois pièces par l'entrée latérale de l'Annagasse. En passant la basse porte de chêne carrée, on était cueilli par un courant d'air froid qui rafraîchissait le vestibule pavé les jours de canicule ; celui-ci était si sombre qu'été comme hiver y brûlait une lampe à gaz suspendue au haut plafond voûté. Au fond, une porte en vitrail rouge et bleu ouvrait sur la cour, tandis qu'à droite, trois marches de pierre menaient à la cage d'escalier.

On ne comptera pas les fois où Sophie avait déclaré non sans dédain aux personnes qui voulaient lui rendre visite : « Voyez-vous, on arrive chez moi par la porte de service. »

C'était aussi peu exact que l'affirmation qu'elle devait ses rhumatismes aux brusques écarts de température du vestibule et à la déplaisante humidité de ses pièces de plain-pied. Car d'entrée de service la maison n'en possédait point, et les rhumatismes de Sophie la tourmentaient déjà quand elle résidait encore chez les dames du Chapitre de Brünn ; c'étaient bien plutôt ces rhumatismes qui l'avaient conduite à quitter Brünn

pour s'installer dans la maison viennoise de ses parents, lesquels, eu égard à son statut de dame chanoinesse, lui avaient laissé le choix des pièces. Elle avait élu domicile au rez-de-chaussée, d'abord parce qu'elle n'aimait pas monter les escaliers, ensuite parce que le noyer de la cour étirait ses feuilles odorantes jusqu'à la fenêtre de sa chambre à coucher. Mais c'était une chose parmi tant d'autres, que cette survivante de l'ancien temps était bien la seule à savoir. Car en ce qui concernait sa belle-sœur originaire de Böhmisches Leipa, née Kubelka, qui était encore en vie elle aussi, et comment, elle logeait au-dessus de Sophie à l'entresol, si bien qu'on l'entendait perpétuellement toussoter, et quand dormaient les gens de bonne compagnie, elle arpentait les lieux, Dieu sait pourquoi, et vous marchait allègrement sur la tête. Et « la Kubelka » (ainsi Sophie nommait-elle la veuve de son frère aîné Karl Ludwig) eût-elle été mieux instruite du passé familial, elle aurait bien été la dernière à pouvoir contredire ou détromper sa belle-sœur, car celle-ci l'avait toujours trouvée bête à manger du foin. Aussi lorsqu'on s'enquérissait d'Anna, la fille de Karl Ludwig et de la Tchèque, la dame chanoinesse ne manquait de répondre : « Elle a hérité de la sottise de sa mère. S'enticher d'un éleveur de chevaux ! » Anna, en effet, s'était follement éprise à vingt et un ans d'un propriétaire de haras de la bourgade hongroise de Győr, le comte Hegéssy, qui avait remporté le Prix du Roi à Budapest avec la jument Ilonka et s'était empressé sur ce de laisser choir son Anna ; elle vivait donc maintenant au-dessus, à l'entresol, ni divorcée ni mariée, abandonnée tout bêtement, parce qu'elle refusait le divorce et qu'à près de cinquante ans elle attendait encore quelque repentir miraculeux, une fiefée

cruche ! Certes la sainte Église croyait aux miracles, mais cela n'avait rien à voir, estimait Sophie. Les prodiges de l'Église touchaient les personnes honorables, non les propriétaires d'écuries de courses hongrois.

Les deux femmes donc, la Kubelka et sa fille Anna, habitaient l'entresol porte numéro 3. Aux numéros 4 et 5 résidait la famille Drauffer (le père, la mère, des jumeaux, deux domestiques et un chien), dont nous découvrirons bientôt les particularités.

Le premier étage était plus spacieux ; il se composait de deux appartements de grandeur égale, de six pièces chacun. La porte numéro 7 sur la Seilerstätte menait chez l'aîné de ses neveux, que Sophie préférait à tout autre dans la maison. Au dire de la vieille demoiselle en effet, Otto Eberhard ne possédait que des qualités : il était aussi exemplaire que feu son oncle Karl Ludwig, aussi beau que son oncle Hugo (qui, avouons-le, était un vaurien et avait succombé à une maladie dont on taisait le nom dans la bonne société), aussi cultivé que feu son père Emil, et aussi intelligent qu'elle-même, Sophie se considérant comme la personne la plus sagace de son entourage. La carrière d'Otto Eberhard n'était pas moins impressionnante : à quarante-neuf ans il était déjà premier procureur – quant à son épouse : un vrai bijou. On ne pouvait mieux tenir sa maison que la fille du baron Überacker : issue d'une famille d'aristocrates fonctionnaires du Tyrol, peu de biens mais d'une excellente éducation, conservatrice, farouchement catholique, et dotée, ce que Sophie appréciait particulièrement, d'un délicieux talent de chanteuse. Que cette jolie femme chantait joliment les hymnes mariaux ! Dommage que cette union idéale n'eût produit qu'un seul fils : Peter, huit ans à ce jour, un peu

potelé peut-être, mais ceci mis à part un enfant charmant; comparé à ses cousins de l'entresol, ces jumeaux sales et braillards, aussi mal élevés que leur père, cet effronté de Drauffer, presque toujours éméché, le choix était vite fait. D'autant que ces gamins insupportables avaient un chien qui ne l'était pas moins, un doberman nommé Rex, ennemi personnel de Sophie, qui aboyait dès qu'elle paraissait, alors que le sage garçonnet du premier étage jouait avec un caniche de laine à roulettes d'une blancheur immaculée, comme il sied aux enfants de bonne maison.

Les occupants de l'appartement numéro 8 au premier étage côté Annagasse n'avaient pas davantage les faveurs de Sophie. C'est ici que vivait la cadette d'Otto Eberhard, Gretel (dont nous connaissons déjà la jeune sœur de l'entresol, Pauline, alias madame Drauffer). L'heureux élu de Gretel, le colonel des dragons Paskiewicz, un très bel homme, l'avait non seulement trompée et humiliée à loisir, mais avait aussi dissipé sa dot puis l'héritage paternel jusqu'au dernier kreuzer. Comme il était polonais, Sophie avait beau jeu d'inclure les Polonais dans le lot de préjugés bien ancrés qu'elle nourrissait sur les nationalités (et auxquels elle laissait si volontiers libre cours à l'encontre de la Tchèque Kubelka et du Hongrois Hegéssy).

Ce jour-là, le colonel était alité suite à un de ces accès que le médecin de famille, le docteur Herz – pour ne pas alarmer ses proches –, prétendait être de l'asthme quand il s'agissait d'angine de poitrine. Le colonel n'était d'ailleurs pas le seul patient de l'appartement, puisque, dans la chambre d'enfant, sa fille Christine, âgée de douze ans, qui avait hérité du beau profil de son père et de sa santé précaire, se débattait avec des

catarrhes. Ici point d'animal, tout juste une domestique qui arrivait le matin et repartait le soir, la famille Paskiewicz devait surveiller ses dépenses.

Le deuxième étage (portes 9 et 10), qu'occupait en son temps Christoph Alt, le bâtisseur de la maison, restait inhabité depuis son décès et celui de sa veuve conformément à son étrange testament; en y abattant des cloisons, on avait réduit à sept ses douze pièces initiales: le salon jaune, le grand et le petit bureau, la grande et la petite salle à manger, la véranda et le salon de musique. Vouées à être utilisées en commun par tous les membres de la famille, elles servaient à l'occasion des fêtes, bien plus rarement toutefois que son sens de la famille ne l'avait fait espérer au vieux Christoph. La cause en était simple: les immenses pièces inhabitées étaient glaciales en hiver, et les chauffer aurait supposé une nouvelle installation calorifère coûteuse à laquelle nul ne se décidait.

Franz vivait au troisième étage porte numéro 11, sur l'avant, et il était de treize ans plus jeune que son frère le procureur. Comme Sophie aimait à le souligner aux dépens du cadet, le contraste entre les deux hommes sautait aux yeux: Otto Eberhard était grand, élancé, très soigné; sa barbe impériale n'avait pas un poil gris, à quarante-neuf ans on lui en donnait quarante. Franz, qui venait de fêter son trente-sixième anniversaire, par contre, en paraissait cinquante; plus lourd que son frère, pas tout à fait aussi grand: «Un vrai paysan!» disait dédaigneusement Sophie de ce cadet qui portait infiniment moins d'attention à sa tenue que l'aîné, et dont les confortables pantalons semblaient n'avoir jamais connu le pli. Il avait pris la succession de son père et de son grand-père à la tête de la fabrique de

pianos, la seule qualité que lui concédât Sophie était « qu'il avait le sens des affaires ».

Ce qui revenait aux oreilles de Sophie quant aux occupants du troisième étage (Franz n'était pas le seul à y loger, ce Drauffer y avait aussi son atelier en face) la contrariait fort. Que tant de femmes se rendissent chez un peintre qui se prétendait professeur, c'était soi-disant lié à son statut – encore que nul ne comprît pourquoi cet individu ne se décidait pas à faire son métier sérieusement et à peindre des messieurs ! Son Éminence le prince cardinal-archevêque, c'était écrit dans le journal, avait bien fait exécuter son portrait par Angeli et notre honoré bourgmestre Uhl par son confrère A.F. Seligmann. Voilà ce qui s'appelait peindre, contrairement aux barbouillages frivoles que cet individu osait même exposer publiquement à la Maison des Arts ! Sophie n'avait certes vu qu'une seule de ces expositions, mais elle l'en avait dégoûtée à jamais : des créatures aguichantes et creuses, les bras nus – et même le dos –, on en avait honte pour les modèles et pour le peintre.

Quoi qu'il en fût, ce Drauffer avait du moins l'excuse de sa profession. Mais quel prétexte pouvait bien invoquer Franz lorsque des dames montaient chez lui au troisième étage, jamais les mêmes et de plus la nuit ! Sophie savait parfaitement de quoi il retournait car les visiteuses préféraient l'entrée latérale, Annagasse, à l'entrée principale de la Seilerstätte, et comme il n'y avait pas encore d'ascenseur au numéro 10 à cette époque, on passait forcément devant sa porte. Courroucée, elle épiait ces légers pas furtifs qui dénotaient clairement la culpabilité. Franz n'était plus si jeune qu'il dût encore « jeter sa gourme », selon l'expression consacrée. À son âge bien des hommes avaient déjà fondé une famille

respectable et renoncé à cette sotte réputation de viveur. À plus forte raison quelqu'un comme Franz qui n'en avait nullement l'apparence, se disait Sophie.

Le neveu décrié détenait entre autres avantages une lucidité sur soi dénuée de vanité (ce en quoi il se distinguait aussi de son frère), et il savait pertinemment ce que la maison pensait de lui. Mais il n'en avait cure, et il aurait fait tranquillement comme bon lui semblait, une fois de plus, s'il ne s'était agi là d'une affaire qui regardait la maison et qu'il n'eût ardemment souhaité y faciliter l'entrée d'Henriette. En général le respect ne l'étouffait pas, et Sophie qu'il trouvait bizarre et un brin touchante ne lui en inspirait aucun. Mais il lui fallait bien s'assurer de son accord, pour que son frère Otto Eberhard (qu'il aimait bien) et sa belle-sœur Elsa (qu'il détestait) restent neutres en cette affaire. Les autres l'indifféraient. Il savait aussi naturellement combien Sophie désirait le marier, ce qui ne pouvait que la prévenir en faveur de ses projets, se disait-il.

« Bien l'bonjour, m'sieur, le salua la vieille Poldi quand il sonna au rez-de-chaussée en ce jour du 9 mai. Que m'sieur veuille bien patienter, m'dame est à sa coiffure. »

Franz attendit dans l'antichambre. Comme toujours sombre à faire peur. Comme toujours empestant les vêtements camphrés. Et derrière la porte par laquelle s'était éclipsée Poldi retentissaient, comme toujours, les éruptions de Cora, le perroquet.

« M'dame prie m'sieur d'entrer », annonça la vieille femme, et Franz pénétra dans la pièce.

« Je ne te dérange pas ? demanda-t-il.

– Tu le vois bien, que tu déranges », répondit la vieille demoiselle. Elle avait tiré à la hâte la couverture

de velours bleu foncé qui masquait les draps dans la journée. Non qu'il l'eût surprise au saut du lit ! Elle se levait tous les jours à sept heures précises. Elle avait déjà accompli ses dévotions sur le prie-Dieu devant son petit autel personnel. « Ne reste pas planté là. Assieds-toi, intima-t-elle à son visiteur.

– Mais c'est très bien ! Mais c'est très bien ! Merci ! glapit de nouveau le perroquet dans la salle à manger.

– La paix, Cora ! » ordonna la vieille demoiselle, qui demanda : « Veux-tu un café, Franz ? Ou un schnaps de la Vistule ? » Elle était assise en négligé devant une longue coiffeuse ridiculement étroite, encombrée de pelotes à épingles, de verre et de porcelaine. À côté d'elle sur une table de plus petite dimension se trouvaient des brosses à cheveux, le journal du jour, son réticule et une boîte de ces pastilles de menthe vertes qu'elle affectionnait (entre autres sucreries). Il faisait froid dans la pièce, l'une des deux fenêtres habillées de tentures de velours bleu était entrouverte, laissant passer l'air de ce jour d'avril sans soleil. Le noyer dans la cour n'avait pas encore commencé à fleurir.

Franz demanda un schnaps, que Poldi lui apporta. De sa place il voyait dans le miroir le visage de Sophie, qui lui tournait le dos et lissait ses cheveux avec deux brosses de corne à long manche, des cheveux splendides, souples, d'un blanc argenté somptueux, sa plus belle parure. Ses joues et sa bouche semblaient quasi inexistantes tant l'âge l'avait décharnée et asséchée. « Qu'y a-t-il ? » demanda-t-elle, sans trace de ce sourire câlin qu'elle réservait à l'aîné de ses neveux, Otto Eberhard.

Franz n'avait pas coutume de tourner autour du pot. La diplomatie (hélas aussi la fantaisie) n'était pas son



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Le roman a paru d'abord en 1944 à New York en anglais,
puis, en 1946, pour la première fois en allemand
aux éditions Schoenhof, Cambridge, MA, et
en 1963, aux éditions Paul Zsolnay, Vienne.

Traduit avec le concours
du Centre national du livre

La traduction de ce livre a reçu
le soutien du Bundeskanzleramt
de la république d'Autriche.

Titre original : *Der Engel mit der Posaune – Roman eines Hauses*

© Paul Zsolnay Verlag Wien 2016

© 2016, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch
Photo : © Malgorzata Maj/Arcangel

Cette édition électronique du livre *Mélodie de Vienne* de Ernst Lothar
a été réalisée en avril 2022
par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN: 979-10-349-0604-8)

ISBN ePDF: 979-10-349-0606-2